

- . Pour commencer . -

*En avril 1965, j'étais dans ma 23<sup>e</sup> année; j'avais la licence HEC en poche et tout l'avenir devant moi. Mais cet avenir était passablement flou et, ne sachant de quel côté il m'attendait, je suis parti à sa rencontre, à l'Est. Suivant une proposition de papa, j'avais accepté de passer une année dans une banque viennoise, au titre de stagiaire, dans l'intention de parfaire mon allemand.*

*Grâce à une amie commune, j'avais fait en 1963 la connaissance de Chris et Georg Kugler. Ils acceptèrent de me louer une chambre dans leur appartement de la Freyung. Me voici donc parti avec 2CV et bagages, une lettre d'introduction pour toute fortune.*



*La maison de la Freyung 7 (à dr.), à côté de l'Eglise des Ecossais (Schottenkirche)*

-. 6 avril 1965 .-

J'écris dans mon fauteuil à bascule, après une journée de travail ; pardonnez donc si mon écriture et mes idées ont de la peine à tenir debout.

Ainsi qu'il a peut-être été raconté, le soir du premier avril nous a vu, Jean-Paul<sup>1</sup>, la 2CV et moi, naviguer dans Munich, à l'assaut des rues et pris d'assaut par le flot des voitures et la masse des piétons. La nuit à l'hôtel, où la fenêtre fermée évitait non seulement les fumées carbonneuses d'usines lointaines, mais aussi un trop gros dérangement par les trains tout proches.



Le lendemain dans l'après-midi, Salzbourg. C'est bien joli, Salzbourg, mais on l'a déjà vue souvent. On l'a déjà racontée. L'intérêt faiblit. Aussi avons-nous poussé vers Gmunden, en traversant la fameuse région des lacs. Visite aux Kitten, qui ne sont plus divorcés ; promenade sur les quais, déjà agréables.

Enfin, Vienne, par la Wachau, ses vignes, ses vergers, ses grandes églises fortifiées, ses couvents. Vienne, la dernière étape... Inutile de dire que les Kugler nous ont reçus avec leur gentillesse habituelle. Excursion aux Kahlen- et Leopoldsberg, les Tour Eiffel et Arc de Triomphe, le Sauvabelin de Vienne. Visite au Prater, où la grande roue tourne toujours, au milieu des carrousel qui disparaissent un peu au profit des machines à sou.

**Lundi 5 avril.** Schottengasse 6<sup>2</sup>, je demande à parler au Herr Doktor Direktor-Stellvertreter-Chef qui devait me recevoir.

Il est absent toute la journée. On me cherche un autre Herr Doktor Direktor-Stellvertreter-Chef. On m'en trouve un. On discute le

1. Jean-Paul Martin m'accompagnait dans ce voyage.

2. Siège de la banque Creditanstalt-Bankverein

contrat, point par point, c'est-à-dire que le monsieur cause et je dis oui.

On me présente mon plan de travail : je visiterai le département pour l'étranger, le département des devises, la bourse, les coupons (j'en oublie peut-être) et terminerai par une agence dans Vienne.

On me cherche alors le Herr Doktor Chef du département pour l'étranger. Il me donne un annuaire téléphonique de la banque, pour que je me fasse une idée d'ensemble de la chose, et s'en va une demi-heure. Ensuite conférence sur son département.

Huit sous-départements dans ce service. Je passerai donc une semaine dans chacun d'eux.

Premier sous-département : on me présente au Herr Doktor Chef des Affaires avec les pays de langues allemande, française et espagnole. Le Dr Chef m'emmène, avec une Frau Doktor, dans un salon où nous tenons conférence sur la banque, ses activités en général. Le cours de Golay<sup>3</sup>, mais en allemand.

On retourne au bureau. On me donne une revue à lire sur l'histoire des banques autrichiennes.

Midi au réfectoire. C'est moderne. C'est assez bon. Mais il faudrait que papa et Pierre mangent deux fois plus vite pour arriver à finir leur soupe quand les autres attaquent leur dessert.

Après-midi : je lis *Le Monde*. Rien d'autre à faire. Jusqu'à 5 h 30 (lundi et vendredi : 8 h - 12 h, 12 h 30 - 17 h 30, les autres jours : 8 h - 12 h, 12 h 30 - 16 h 30).

C'était hier. Ce matin, retour au salon pour la suite de la conférence sur les activités bancaires. Puis un livre à lire sur quelques questions touchant le crédit, comme le traitaient les cours de Golay, mais en allemand. Puis rien d'autre à faire. Alors je me rends vers les cinq ou six dames qui rédigent leurs lettres, pour qu'elles m'expliquent les affaires qui se traitent. Je lis la correspondance avec les banques grecques et turques sur les accords monétaires entre ces pays (puisque le Schilling n'est que partiellement libéré)<sup>4</sup>.

---

3. Professeur à HEC Lausanne

4. Lors de l'indépendance de l'Autriche en 1955, et jusqu'en 1976, la valeur du schilling était liée à un panier de monnaies et ne pouvait pas évoluer librement. (NDÉ)

-. 2 juin 1965 .-

**Mardi 25 mai.** Dans la tour où travaillait Jean-Paul, dans une assurance, pas très loin de chez moi, il y a un bureau de voyage ; c'est là que je prends un billet deuxième classe pour la Suisse... et retour.

Le soir, au Konzerthaus, *Récital Yebudi Menuhin*. Bach : partita E Dur, sonate C Dur et Bartok : sonate écrite pour Menuhin. Le virtuose, en vieillissant, a pris une nouvelle dimension en profondeur et il fait merveille dans Bach. Quant à Bartok, ... Bartok !

**Mercredi 26 mai.** 11 h 40. Le Transalpin s'ébranle (on devrait dire se branle) en direction de la Suisse. À la sortie de Vienne, des petites maisons fleuries de lilas, plus loin des collines boisées, puis, le long de la vallée de l'Inn le chemin devient de plus en plus étroit et on dirait qu'il n'y a de la place que pour le train qui fonce alors dans la montagne. De l'autre côté du tunnel, le Vorarlberg et la pluie. 22 h 45 Zurich. Buffet express. Café, sandwich. Train pour Lausanne. Je ne peux pas dormir, excité, et je lis *L'Express*. Compréhension du livre-manifeste de Defferre, « Un nouvel horizon », plein de bonnes idées et qui montre un candidat à la présidence mieux armé peut-être qu'on pouvait le croire.

**Jedi 27 mai.** (Vous devez connaître la suite, j'en saute un bout).

**Dimanche 30 mai.** 19 h 45, Zurich. Souper où ce que papa m'a dit. Nouilles et rôti. Il se met à pleuvoir délicatement, mais fermement. 20 h 47, le *Wiener Walzer* quitte la gare. Wagon couchettes. C'est tout de même bien plus reposant, même si on ne dort pas d'une traite. La douane se passe facilement, les douaniers ayant un peu honte de réveiller les gens. Il suffit qu'une personne du compartiment pousse un grognement, quand ils demandent si zavezà-déclarer et ils sont contents.

**Lundi 31 mai.** 8 h 40, Wien West. Je vais reprendre ma voiture. Déjeuner à la maison. Lavage. Au bureau vers onze heures. Le soir, souper en mon honneur. Dans ma chambre, on a inscrit « Welcome again ». On se raconte parmi. Plus tard, les Grünberg arrivent, chassés de leurs vacances tchèques par la pluie. Reracontages.

C'est fou ce qu'on parle allemand par ici. (En arrivant à Lausanne, j'avais de la peine à croire que tous ces gens parlaient français et ça faisait un moment « tout drôle »).

Pour changer, il pleut orageusement. On ne peut même plus changer d'air, cette année. Heureusement qu'il y a la famille à voir, sinon on ne voyagerait plus. J'ai été bien content de me retremper un peu dans mes meubles (vous y compris !) et de remanger suisse !

### **Divers**

- Je suis retourné deux jours au groupe français, avant de passer au « Dokumenten-Abteilung » (accréditifs, etc. pour marchandises, mais non accréditifs personnels : c'est un autre département). C'est encore trop neuf pour donner des impressions ;
- Au magasin, de pauvres premiers abricots durs et blancs pour 20 schillings le kilo (3 francs 40).
- Décidemment, pas de nouvelle de mon deuxième paquet. Ma pauvre maman, peux-tu demander à la poste de faire des recherches ? (C'est le paquet avec bandes magnétiques et colleuse pour films.)
- Samedi je tâcherai de me procurer une liste d'hôtels et vous la ferai parvenir.

Je vous quitte aujourd'hui, nous avons déjà pas mal causé ces jours, et en vous remerciant encore de votre accueil, de votre Marcel Proust et à la prochaine ! Dans 3 mois !

- . Carte postale, Prague, 2 novembre 1965 .-





Famille A. STUER

Chamberle 17

CH 1010 LAUSANNE

Schweiz - Suisse

NAKIDAVATELSTVI ORBIS - PRAHA

Chers pt,

2.11.61

PRAHA most a Hradčany  
Карлов мост и Пражский Кремль  
Karlsbrücke und die Prager Burg  
Charles Bridge and the Prague Castle  
pont Charles et le Château de Prague

vous recevrez sûrement  
cette carte dans très de  
mois mais c'est une occasion  
de vous montrer du pend de  
la ville. Aux derniers nouvelles  
la 2<sup>e</sup> et route de nouveau  
mais on m'annonce qu'un  
axe se bientôt "caput".

Nous la rejoindrons demain  
avec le train. Vous embrasse  
Bernard

- 4 novembre 1965 .-

À mon retour à la banque, on m'a aussitôt mis en possession du télex de papa qui a certainement fait grosse impression du moment qu'on a déchiffré mon adresse : « Monsieur Bernard Studer, directeur-adjoint de la Banque Cantonale Vaudoise, Lausanne », comme en témoigne le document ci-joint à classer (du moins pour moi) dans les pièces d'archives. Merci en tout cas pour votre sacrifice qui me réchauffe (dans tous les sens du terme). Je n'ai pas encore eu le temps d'acheter un manteau, étant donné notre voyage et le travail que m'impose la traduction du livre de Georg.

**Samedi 30 octobre.** Nous sommes donc partis pour Prague, les Kugler, la maman Kugler (Tante Olga), la 2CV et moi. La Deux Chevaux roulait lentement, parce que très chargée - du moins le pensions-nous - mais nous en étions au fond très heureux par ce que l'automne en Bohème est une très belle chose. Les champs brun doré ondulent lentement de collines en collines. Une forêt, parfois, les traverse avec ses couleurs jaunes, vertes et rouges mélangées. Une allée de tilleuls au loin, longue, en silhouette dans le ciel, et c'est un village qui s'annonce, propre, coloré, avec ses façades sculptées et décorées de motifs peints. Il est arrivé que, lorsque nous escaladions des collines, mes passagers dussent descendre de carrosse et aider les chevaux à traîner le lourd véhicule. Mais cela nous rendait joyeux.

Puis ce fut Gmünd et la frontière. Un soldat, mitraillette en bandoulière, ouvre une barrière de passage à niveau (ici, contrairement à la Hongrie, il n'y a pas de barbelés et de champ miné le long de la frontière) et nous nous trouvons devant une autre barrière, où un douanier nous invite très poliment à descendre de voiture, à donner les passeports. Contrôle du visa. Assurance pour l'auto. Change obligatoire de la contre-valeur de 3 dollars par jour et par personne. Puis contrôle des bagages. Un jeune-homme obligeant et élégant demande qu'on ouvre une valise et y jette un coup d'œil rapide. C'est tout. On nous rend nos passeports dûment temponnés et la carte accompagnant le visa où sont inscrits les schillings que nous avons avec nous et l'argent que nous avons changé. La barrière s'ouvre. Vingt mètres nous séparent d'une troisième barrière qu'un

soldat, mitraillette en bandoulière, ouvre aussitôt, puis se met au garde-à-vous. Nous sommes en Tchécoslovaquie. La route devient tout de suite plus étroite, tout en étant bonne. Le paysage ne diffère guère. Les villages ont le même aspect, la campagne est aussi belle. Nous arrivons dans la région des fameux étangs de Bohême, avec leurs eaux calmes, leurs roseaux, leurs rives giboyeuses. Nous nous arrêtons au bord de l'un d'eux pour manger, à 150 km de Vienne. Puis c'est à nouveau la route, avec une circulation extrêmement réduite. Des Autrichiens roulent, mais des Tchèques aussi, avec des Skodas, des voitures russes, françaises (Renault, 1 x 2CV) et surtout d'in vraisemblables vieux tacots à la mode d'avant-guerre, carrés, le coffre carré aussi, comme attaché à l'arrière. Mais ces vieilles voitures roulent, même si elles font sourire. Et elles sont bien sympathiques. Ce n'est pas comme la mienne.

À Tabor (88 km de Prague), un « bloufpm », une odeur de roussi. Elle n'en a plus voulu. C'était heureusement dans la petite ville. Une petite ville grise, voire noire, aux rues vides, tristes, sales. Je croyais que mes bougies étaient usées et, comme j'avais des réserves, je les ai changées. Le moteur n'a pas démarré. Un homme de quarante ans, en vêtements de citadin du samedi soir (Il était quatre heures moins quart nous dit :

- Noc co noc padají hvězdy az na dno... Tante Olga traduit :
- Je peux vous aider ?

Il plonge son nez dans le moteur. Un de ses amis arrive. Ils se disent :

- Az budes v temné komore casu vyvolaval...

Et, à nous, dans un allemand rudimentaire, qu'ils allaient chercher des outils. Ils se replongent dans le moteur et disent (Tante Olga traduit) :

- La partie électrique est en mauvais état. Ils cherchent.
- Cette pièce est fichue.

L'un d'eux prend son vélomoteur et part à la recherche d'un mécanicien. Qui a déjà fermé boutique. Mais il nous ramène une pièce de rechange. Un homme passe en vélomoteur, sur la route. Les deux mécaniciens amateurs crient son nom. Il s'arrête.

- Dobrê dien. Bonjour.

Enlève son chapeau, ses lunettes, se plonge dans le moteur. Ils montent la pièce de rechange, après avoir démonté la dynamo. Ter-

miné. Ça ne marche pas. Il faut une deuxième pièce, on la trouve. Un quatrième homme vient donner ses conseils. Sa femme invite Christl et Tante Olga à boire un café. Le mécanicien arrive sur ces entrefaites : on a pu l'atteindre Dieu sait où. La nuit est tombée. Un policier qui faisait sa ronde se joint au groupe. Le moteur ronfle. Distribution de cigarettes, de chocolats et d'argent. Adieux. On apprend que tous ces gens sont des officiers de carrière. On arrive à l'autre bout de la ville. La voiture n'en peut plus. Il est bientôt sept heures. On s'informe d'un train pour Prague. Des amis (en fait cousins, mais il ne fallait pas le dire) nous y attendent. Il y a deux trains pour Prague par jour. L'un est à 19h30, par chance. On pousse la voiture jusqu'à un parc, devant la gare. On prend des billets. On télégraphie à Prague. On monte dans le train - à vapeur. À dix heures, Prague.

Le tram 7 nous conduit en une demi-heure au quartier de Podbaba où nous trouvons facilement la rue Koulova et l'appartement de Zbynek Pol, de sa femme Hanna et de leur fils Thomas. Ils sont tous déjà au lit. Mais nous accueillent cordialement. Les Kugler dorment ici et Zbynek me conduit chez un cousin à l'autre bout de la ville. Ils me reçoivent eux aussi amicalement. Nous parlons en allemand et en français jusqu'à deux heures du matin.



*Au premier plan de g. à d, Chris Kugler, Olga Kugler et Hanna Pol à Prague*



*Avec Zbynek dans la vieille ville*

**Dimanche 31 octobre.** Visite de la ville.

**Lundi 1<sup>er</sup> novembre.** Zbynek part à Tabor avec un ami pour voir ce qu'il en est de la voiture. Ils la conduisent chez un mécanicien.

**Mardi 2 novembre.** Téléphonons à Tabor pour avoir des nouvelles, alors que tante Olga prend le train, devant être à Gmunden le même soir. Le moteur est réparé. On annonce qu'un axe est en mauvais état, mais qu'on pourra rouler au moins jusqu'à la frontière. Nous devons faire prolonger d'un jour nos visas, puisque nous voulions tout d'abord quitter Prague dans la journée pour Gmunden.

**Mercredi 3 novembre, matin.** Nous prenons le train de 7 h 30 pour Tabor, un peu anxieusement car il ne nous reste que 200 couronnes. Il faut payer la réparation. Et on ne nous a pas permis de faire du change, en vertu de Dieu sait quelle chinoiserie administrative.

Quart d'heure de marche de la gare au garage. Bout d'essai avec la voiture. Le moteur ronfle bien. Il ne faudra pas rouler trop vite, because l'axe. La réparation coûte 165 couronnes. Nous partons. 50 km plus loin : « tftfpchbutftf » fait le moteur. Nous sommes anxieux. Encore 30 km jusqu'à la frontière ; après, il peut arriver ce qu'on voudra. Toujours ce bruit inquiétant dans les pistons dès que je mets des gaz. J'apprends à rouler en effleurant la pédale du pied. Nous n'osons pas nous arrêter de peur de ne pouvoir repartir.

Frontière. Un soldat, mitraillette en bandoulière, ouvre une barrière. On doit rendre l'argent qui nous reste. On reçoit plein de tampons sur les passeports. On regarde une valise, on fait ouvrir le moteur (en riant du fil de fer qui le boucle) sans voir heureusement mes pièces de rechange tchèques. Barrière. Frontière autrichienne. Contrôle des bagages, mais avec bonhomie. La douane donne directement sur un passage à niveau. Barrière fermée. Ensuite, on a l'impression d'un grand soulagement. Et on arrive à Vienne sans trop de malheur.

- 2 mars 1966 .-

Grâce au téléphone, par la vertu des lettres exprès, je crois être maintenant en possession de tous les documents nécessaires à mon immatriculation, puis à mon inscription, le dernier en date étant l'exmatriculation arrivée du secrétariat de l'uni.

Merci à maman qui a bien dû se démener. Mais ce n'est pas ici que l'administration est moins paperassière ! Ainsi, par exemple, une licence universitaire ne suffit pas à prouver qu'on a fait des études secondaires et la maturité est plus importante que la licence pour l'inscription !

Heureusement que j'ai jusqu'au 18 mars pour faire tout ça, car je ne sais pas ce qui peut encore me tomber dessus. Et je dois à chaque fois prendre congé à la banque, ce qui n'est pas très agréable. L'université est immense et il faut trouver là où ce qu'ça s'passe. Il faut aussi tout trouver par soi-même. Il n'y a ainsi aucun règlement qui indique quels cours on doit suivre et quand ! Le système est aussi passablement différent de chez nous. En un mot, ce n'est pas simple et il faudra beaucoup de routine pour trouver de la simplicité ici.



*Avec Florian*



*Avec martin*

Sinon, pas grand-chose de nouveau. Samedi et dimanche, promenades à la campagne, concert (Wiener Philharmoniker et Lorin Maazel), en semaine, banque et rebanque. Quelques invitations d'amis. Je m'aperçois avec consternation que je ne suis allé au cinéma que deux fois depuis le début de l'année : je dois être bien bas.

Je suis allé chez un oculiste pour un contrôle. Il a trouvé que mon œil droit est corrigé et, à travers le verre, voit normalement, alors que mon œil gauche n'est pas corrigé du tout, le verre n'étant pas assez fort. Mais, comme il y a déjà une différence de 4 dioptries entre les deux verres, un verre gauche plus puissant serait insupportable et je dois me résigner à n'avoir comme œil gauche qu'une « aide » bienveillante. Un volontaire, en quelque sorte. Je suis tout de même rassuré de savoir que la fatigue visuelle que je ressens parfois ne provient que de ce que je lis beaucoup et qu'au fond un seul œil travaille normalement.

Le printemps (malgré la pluie d'aujourd'hui) semble nous faire du pied et les fleurs commencent à réapparaître sur ma table. Le manteau sera bientôt trop chaud. Je le garde encore, victime que je suis d'un gros, très gros rhume. Je vais bientôt demander le statut de région sinistrée.

Les Kugler m'ont offert un briquet à gaz pour saluer mon dernier mois de banque, en précisant qu'il doit servir à allumer la mèche qui fera sauter l'honorable établissement susmentionné.

Les K., encore eux, ont reçu une nouvelle bibliothèque qui occupe maintenant l'autre grande paroi du salon qui se trouve ainsi beaucoup transformé.

Je me réjouis de venir me reposer à Lausanne dès le 5 avril et jusqu'au 16, car ensuite le travail ne va pas me manquer : je serai occupé à apprendre des langues : allemand (suite?), latin (redécouverte), italien (nouveau ou presque) pour l'immédiat, ensuite notions d'espagnol, portugais et roumain ! Un doctorat qui aura du poids ! Je vous suis en tout cas reconnaissant de m'avoir si bien, et tout jeune, appris le français ; c'est tout ça de fait et c'est la langue principale.

Et puis il me faudra renouveler mon congé militaire...

Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier

Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier

Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier

Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier

Papier  
Papier  
Papier  
Papier  
Papier

Je vous  
embrasse  
Parents

Bernard<sup>23</sup>

---

23. (pour arriver au bas de la page de papier)

Mes chers, maintenant que  
 ma main et mon cerveau sont  
 revivifiés, que j'ose à certains  
 instants reprendre ses examens  
 et se préparer à reprendre de  
 l'ordre en vacances, je me mets  
 moi aussi de remettre un peu  
 au pays, et je ne suis pas fâché  
 de le faire, m'aurait-il été à  
 prendre le train, je serais le

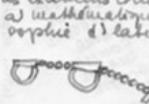
VENREDI  
 1<sup>ER</sup> AVRIL

1966



ENTRÉE  
 D'AVRIL

je suis Suisse français (bien sûr pourquoi) et que je  
 m'appelle Studer ce qui en latin veut dire Studier.  
 Non, a été que pour avoir une maîtrise autrichienne,  
 il me fallait faire des examens compliqués de



FARCE ET  
 ATTRAPÉ  
 D'AVRIL



POISON  
 D'AVRIL

1) mathématiques, 2) sciences, 3) philo.  
 vespère d'latin. La conversation se  
 poursuivant, j'ai  
 écrit mes lettres  
 d'école et  
 certificat.  
 Et j'ai appris  
 que la maîtrise  
 universitaire  
 comprend de  
 la philo et de  
 la philo et que  
 je n'ai donc pas besoin de faire d'examen 2) <sup>rien</sup> <sup>autrichien</sup>  
 d'autre part, la même maîtrise comprend de la  
 philosophie, ce qui n'est pourtant pas suffisant.  
 Mais comme mon bachelier d'histoire porte quatre  
 années de "Psychologie générale", je n'ai pas  
 besoin de faire l'examen 3).  
 Mon bachelier d'histoire comporte aussi 2 branches  
 "statistique" et "mathématiques financières". Mon  
 bachelier de sciences déclare aussi que je suis exempté  
 de l'examen 2). Rien au père Oule, qui a fait de  
 la statistique absolument sans mathématiques,  
 parce que les mathématiques moi je m'occupe dessus  
 mais il ne faut le dire à personne. Donc, finalement, je n'aurai qu'un

POISSON  
 de Mai



- . Podgora, u Dalmacija, utorak trideset i jedan maj 1966 .-  
(*Mardi 31 mai*)

- Dobar dan. Kako ste?

Bergère rentre tes blancs moutons. La bora, qui est le mistral yougoslave, a soufflé ces derniers jours, rafraîchissant le temps, vaguant « l'eau qui s'appelle mer » (Florian) et, aujourd'hui, Madeleine, il pleut à fendre l'âme. Pour noircir le tout, Florian vient d'attraper à son tour une angine et nos vacances touchent à leur fin.

Alors, je bois, je mange, je dors - Papataci, comme on dit dans *L'Italienne à Alger*; je lis Flaubert, sur la Dalmatie, sur le latin, sur le serbo-croate, cette langue si drôle qui permet des tas de jeux de mots franco-yougoslavo-allemands.

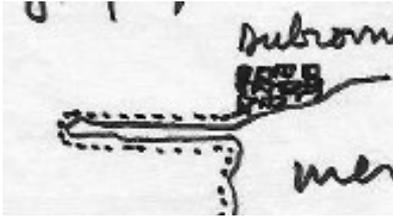
Oui - da, oui - da, comme dit le dictionnaire. La mer est so und so, c'est qu'elle est salée (=so). À table chante sircé (vinaigre) un chant jaje (pour yaïe = œuf), au mécontentement d'un vieux sir (fromage) anglais. Jaja, so ist es! (Œufs, c'est salé). Au vieil orateur, crions: « Orah! Orah!» (noix).

La pluie ressemble à une pluie d'automne et il nous semble qu'il va falloir bientôt reprendre l'école, laver l'ardoise et l'encrier, tailler les crayons, passer au papier de verre la règle et la boîte, couper une nouvelle toile cirée, avec un trou rond, en haut à droite, pour l'encrier. Il faudra aussi faire signer le carnet qui a une fourre grise avec le nom écrit lisiblement par maman et, au centre de la page, *Livret scolaire*, souligné à la règle. Tous ces préparatifs font un pincement au cœur.

Et hier, pourtant, nous étions encore à Dubrovnik (Raguse), après nous être baignés sur la presqu'île de Peljesac et avoir visité la petite ville de Ston. Un mur de chine entoure la montagne au pied de laquelle est située cette ville, une invraisemblable muraille qui relie les deux parties de la cité, distantes de 2 km, et défend leurs salines et leurs parcs à huîtres. On y trouve des traces romaines, du IX<sup>e</sup> siècle, des bâtiments gothiques, de la Renaissance italienne, alors que les châteaux-forts ont été construits par la république de Raguse. À sa fontaine, trois lions de Venise crachent l'eau, alors qu'une vieille unité de mesure (et qui permet aussi de boire) pend à une chaîne. Les femmes de la ville y viennent encore laver la salade et elles portent ensuite les seaux sur la tête, comme c'est la

coutume ici, jusque dans leurs maisons qui ont les mêmes fenêtres que celles admirées au Palazzo de Venise.

Ensuite, Raguse, donc. Ou plutôt d'abord Dubrovnik, la ville moderne qu'on voit de loin, défendue par une myriade de petites îles qui brisent le soleil et le renvoient en étoiles sur l'eau. On est à 200 m de la ville, on croit qu'on va y arriver, mais la route capricieuse suit la côte qui s'enfonce à cet endroit en un long golfe, si bien qu'il faut faire encore 14 km. On crie : un pont ! un pont ! ce serait si facile !



On traverse alors le port et c'est toujours beau, un port. Un tramway à voie étroite, avec d'in vraisemblables wagons ouverts, comme au début du siècle chez nous, suit le même chemin que

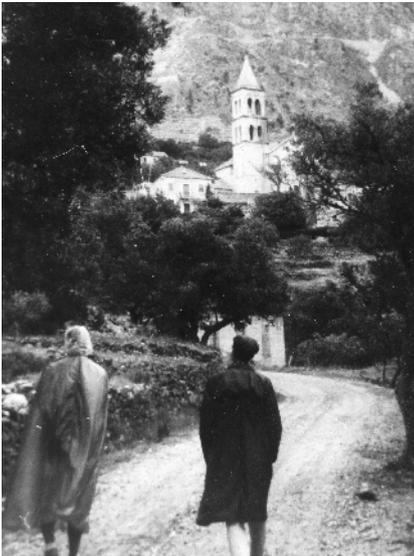
nous. Une route raide monte jusqu'en haut de la ville, puis descend de l'autre côté de la colline. Là, une muraille nous arrête, prolongée par d'immenses tours. Une porte, enfin, s'ouvre, surmontée par le lion de Venise. Il faut franchir à pied le pont-levis. Et alors, et alors !

La ville italienne est si parfaitement conservée qu'elle paraît plus vraie que nature. Pas de doute, nous sommes maintenant à Raguse. Les maisons des seigneurs, avec leurs jalousies ouvertes sur la grande rue, sont là, la grand-rue pavée de marbre, avec les grandes boutiques ouvertes, est là ; perpendiculairement, sur chacun de ses côtés, les ruelles étroites, avec du linge aux fenêtres, sont là, avec les boutiques des artisans, la fontaine aux lions, la tour de l'Hôtel de Ville, avec son horloge lunaire, et, sur une galerie, son ensemble de cloches, le palais du prince avec ses colonnes, les églises qui s'ouvrent sur une succession de petites places et, tout au sommet, l'église jésuite, la ruelle qui s'enfonce en arcades jusqu'au marché, où marchandent les marchands de tapis rouge foncé et blancs, tout est là, rien ne manque, tout est resté. Des femmes, des hommes en costume du pays plongent dans la fraîcheur des temples pour la prière. Les boutiques se ferment et n'ouvriront qu'à cinq heures, avec l'ombre. Seuls des artisans dans les petites ruelles calmes et tempérées travaillent côte à côte dans des boutiques qui n'ont guère que deux mètres de large et trois ou quatre de profond. Le

tailleur, avec une vieille machine à coudre que ses pieds actionnent régulièrement, le cordonnier qui tape le cuir dans une échoppe où plus rien des murs n'est visible : tout est cuir, et le chaudronnier enfin, qui disparaît derrière des lampes, des bassines, des cafetières, des plats, des enseignes et qui confectionne un chapeau de cheminée, tandis qu'on le questionne : mais, comme tout le monde ici, il ne parle qu'italien et serbo-croate.

Alors mangeons une glace à la terrasse d'un café et buvons un Turska en écrivant des cartes postales. Un père descend l'escalier monumental qui relie l'église jésuite à la place du marché. Derrière le rideau brodé qui descend droit en avant de la chambre, par la fenêtre ouverte, on entend le *Quatuor avec clarinette* de Mozart. Le soleil commence à descendre sur les tours qui, en haut de la colline, nous protègent et par la porte ouverte de l'Hôtel de Ville on voit le vieux port où vient d'entrer un voilier école, tout blanc.

Et revoici Podgora. Oui, il va falloir bientôt partir et, aujourd'hui, il pleut. La mer est verte. Calme de nouveau. Engourdie par le temps frais. J'espère recevoir une deuxième lettre de vous ici encore. La torpeur du courrier est désespérante.

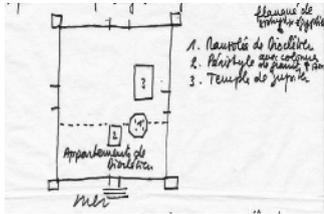


!

*Légende sur une ligne*

Cet après-midi, nous sommes allés à la poursuite du soleil et l'avons presque trouvé à Split (Spalato, Spolète; à l'origine, ville grecque d'Aspalathos, détrônée par la ville romaine de Salinae ensuite, et enfin remise à l'honneur par l'empereur Dioclétien). La capitale de la Dalmatie, le grand port, son rôle dans l'histoire moderne comme dans l'histoire de la Renaissance italienne, tout peut être oublié - ou ramené à ce fait historique très simple : au IIIe siècle, Dioclétien fit construire à Aspalathos

un palais pour y finir ses jours. Toute la vie de Split, aujourd'hui encore, dépend de ce centre vital. On le comprendra mieux quand on saura ces quelques chiffres : le palais a une superficie de quelque 30 000 m<sup>2</sup> ; c'est un rectangle de 215 m x 181 m ; sa hauteur est de 23 m, les murs ont une épaisseur de 2 m. Chaque côté est percé en son centre d'une grande porte. À chaque angle, une grande tour.



Lors des invasions, les habitants de la ville se sont réfugiés dans le palais et c'est là que s'est développée la vie moyenâgeuse de la cité. Les temples et surtout le mausolée de Dioclétien se sont transformés en églises chrétiennes. Le mausolée

a gardé ses merveilleuses colonnes, dont les corniches sont conservées d'une façon étonnante, sans pareille, même à Rome, et sa coupole de 17 m de haut. L'art roman, puis gothique, puis Renaissance lui a ajouté un clocher qui, à chaque étape, s'est élevé davantage, pour atteindre 57 m. Ailleurs, les maisons se sont mises à pousser entre les colonnes. On les voit, de style moyenâgeux ou vénitien. Tout s'est développé de telle façon qu'on arrive à ce phénomène ; la ville de Split est contenue dans un palais (en dehors de la ville moderne, bien entendu, qui a poussé autour). Quel géant aurait pu un jour rêver construire un palais si grand qu'il contienne une ville ? C'est vraiment quelque chose d'ahurissant, qu'il faut voir pour y croire. Le merveilleux est que l'architecture romaine a été parfaitement conservée grâce à l'imbrication des constructions moyenâgeuses et Renaissance.

Dioclétien a bâti un palais pour y finir ses jours. Le monde est devenu petit : quel homme aujourd'hui pourrait faire construire pour lui-même un palais qui contiendra ensuite 20 000 personnes ?

Il n'est pas besoin d'aller en Amérique pour découvrir un nouveau monde. La Yougoslavie, décidément, suffit amplement. Végétation, paysages, constructions, façon de vivre, tout change continuellement à peine 100 km franchis et à chaque fois on pense que l'on ne pourra rien trouver de plus beau, de plus étonnant, et à chaque fois on est davantage émerveillé, étonné. Diable !

Dobro vece i dovidenja ; laku noc aussi, car il est près de minuit et je vous embrasse avant qu'il ne soit demain, dernier jour en Dalmatie...

© Éditions du Bourg- Aubonne  
2022

ISBN 978-2-940236-11-4